

Chapitre 1

Le grand saut

Pourquoi tous ces gens me regardent-ils ainsi ? Qu'est-ce qui les intrigue chez moi ? Qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce que j'ai dit ? Mais je n'ai rien dit ! Depuis l'instant où nous sommes entrés dans l'ancre du métro, craignant d'être trahi par mon accent, je n'ai pas prononcé un seul mot. Et puis soudain, je comprends : je porte les habits du soleil, une simple chemisette et un pantalon de toile ! Autour de moi, en ce petit matin de février 1975, citadins et banlieusards emmitouflés dans leurs manteaux, bonnets et écharpes s'en vont travailler. À leurs yeux, je dois avoir l'air d'un extra-terrestre ! Étonnamment, je ne ressens pas le froid. Il faut dire que depuis 24 heures, ma vie oscille entre sidération, fatigue et émerveillement. Tout est allé si vite !

Quelques jours plus tôt, mon beau-frère, le mari de ma sœur Maléfice, est venu me chercher à la sortie du lycée. « Le week-end prochain, tu vas prendre l'avion pour aller voir tes frères et tes sœurs à Paris ! », m'annonça-t-il. Pour une surprise, ce fut une surprise. Du haut de mes 13 ans, je ne m'attendais absolument pas à devoir quitter mon île d'une manière aussi précipitée. Un court instant, tout s'est bousculé dans ma tête, un flot d'émotions totalement paradoxales m'envahissait. L'idée d'abandonner mon île, mes repères et mes amis d'enfance m'attristait au plus haut point. En outre, je savais que ce voyage jusqu'en métropole coûtait excessivement cher. Serai-je un jour en mesure de me payer un billet retour afin de retrouver mon île ? J'apaisais ces grandes inquiétudes par l'enthousiasme qui m'envahissait à l'idée de renouer avec notre fratrie et plus particulièrement avec Annie, ma sœur avec qui j'avais passé mon enfance. Les jours qui ont précédé mon départ étaient également teintés de pensées contradictoires : d'un côté la peur de l'inconnu — je ne connaissais pas Paris et la métropole, pas plus que je ne connaissais mes aînés — et, de l'autre, une envie folle d'aller à la rencontre d'un monde nouveau, d'une ville emblématique que chacun rêve un jour de découvrir. Un flot d'images plus merveilleuses les unes que les autres envahissait mon esprit. Je me faisais des films comme on dit aujourd'hui.

Le jour du départ, ma sœur aînée et son mari m'accompagnent à l'aéroport. Pour tout bagage, j'emporte avec moi une petite valise remplie de mes maigres effets personnels. Je vais prendre l'avion pour la toute première fois et cette seule perspective m'électrise au plus haut point. Jusqu'à ce jour, ma connaissance du monde est restée circonscrite aux limites de mon île, La Réunion, un territoire que j'ai le plus souvent arpenté à pied. Dans quelques instants, un Boeing à la carlingue rutilante, dans un rugissement d'enfer, va m'emporter vers l'hémisphère nord. Rien n'arrête mon imagination débordante. Je me vois déjà voyageant aux côtés d'une jeune et belle femme. J'en suis intimement convaincu, mon premier vol va être en tous points merveilleux ! Comme souvent, il y a loin du rêve à la réalité. Je monte l'escalier du Boeing 745 et, juste avant de rentrer dans l'avion, je jette un dernier regard sur mon île avec une question : quand vais-je revenir ? Au revoir ces paysages qui me sont familiers, au revoir mes amis, je ne sais pas si je vous reverrai. En grimpant à bord de l'appareil, je réalise assez vite que je ne possède pas les codes. Autour de moi, les habitués des vols internationaux se déplacent avec

aisance dans l'étroit couloir de circulation. Maladroit et penaud, j'essaie, tant bien que mal, de suivre le mouvement, fort heureusement, une hôtesse comprend que je suis néophyte. Docile, je me laisse guider jusqu'à mon siège. Première déception, la personne assise à côté de moi est bel et bien une femme, mais elle ne correspond pas exactement à l'image de celle avec qui j'avais imaginé partager de longues heures de vol : je vais voyager en compagnie d'une religieuse, autrement dit une bonne sœur ! Sans autre alternative, je fais contre mauvaise fortune bon cœur, je m'adapte à la situation. Rétrospectivement, je dois reconnaître que mon inattendue compagne de voyage s'est montrée extrêmement bienveillante avec moi. Elle m'a expliqué comment j'allais pouvoir écouter de la musique, regarder un film, tout comme la manière d'abaisser et de relever ma tablette. Elle m'a guidé dans le choix des repas. L'appareil décolle enfin pour un long périple. Les heures passent. Moi qui ai l'habitude de gambader librement, coincé dans mon siège étroit, je perds patience. L'avion progresse tout au long des 9 000 km séparant La Réunion de la métropole, par sauts de puce. Une première étape nous conduit jusqu'aux Seychelles. De là, nous rejoignons Djibouti et la corne de l'Afrique, puis d'un bond, nous atteignons Marseille avant de redécoller pour un ultime vol jusqu'à l'aéroport d'Orly. Au cours de la descente, dans les minutes précédant l'atterrissage, les nuages s'effacent et la ville illuminée se dévoile à mes yeux émerveillés. J'aperçois la Seine, les autoroutes, les quartiers et les banlieues s'étirant à perte de vue et même la tour Eiffel dans le lointain. Malgré la fatigue et le manque de sommeil, une forme d'ivresse ou de frénésie s'empare de moi. Je n'ai qu'une hâte : découvrir et m'immerger dans cette mégapole tentaculaire.

« Martin m'accueillera à ma descente d'avion ». C'est, en tout et pour tout, la seule information dont je dispose au moment où l'aéroplane se pose sur le tarmac de l'aéroport d'Orly. Martin est mon frère aîné et accessoirement mon parrain, mais dans les faits nous ne nous connaissons pas. Il a une vingtaine d'années de plus que moi et il vit en métropole depuis si longtemps que je serais bien incapable de le reconnaître, même s'il se tenait devant moi. En pénétrant dans l'aérogare d'Orly, j'en prends, une nouvelle fois, plein les yeux. Une foule de gens, comme poussés par des courants contraires, sillonne les couloirs et les coursives en tous sens. Mon regard va de droite et de gauche. Je ne me lasse pas d'admirer, à travers d'immenses baies vitrées, le ballet des avions sur les pistes. Des boutiques violemment éclairées, des néons scintillants vrillent mes pupilles. Je suis épuisé, mais je veux tout voir, ne rien laisser passer ! Comme convenu, Martin est venu à ma rencontre. Il m'attend depuis longtemps ; mon avion vient d'atterrir avec deux heures de retard sur l'horaire prévu. À l'inverse de moi, mon frère sait — grâce aux indications fournies par ma sœur Maléfice — à quoi je ressemble. Quelqu'un m'interpelle, c'est Martin. En guise de bienvenue, il me déclare : « Ça fait longtemps que je t'attends ! ». J'ai bien envie de lui rétorquer que je n'étais pas aux commandes de l'avion, mais je me garde bien de le faire, d'abord parce qu'il est mon aîné et un quasi-inconnu à qui je dois le respect, mais également en raison d'un fort complexe d'infériorité. Je crains en effet que les gens autour de nous ne se moquent de moi en m'entendant m'exprimer en créole. C'est ridicule, mais j'ai honte de ne pas savoir parler ce que l'on pourrait appeler un français correct. Je parviens tout juste à marmonner : « Oui, l'avion a eu du retard... ». Mon frère est sur le pied de guerre depuis des heures. Passablement irrité par le retard pris par l'avion, il a trompé son ennui en éclusant quelques bières. Martin me dit : « Tu n'es pas comme on t'a décrit, je te voyais plus roux que ça ! ». Me voici aussi surpris de cet aveu que soulagé. En effet, on sait que les roux sont souvent stigmatisés. Si je suis moins roux que ce que mon frère pensait, c'est donc un point positif supplémentaire pour moi et mon avenir ici. Assez de salamalecs et autres politesses, il est plus que temps de partir ! Martin tourne les talons en me déclarant : « Suis-moi, on va prendre le train et le métro ! ». J'empoigne ma valise et lui emboîte le pas, tout du moins,

j'essaie, car à vrai dire, il ne marche pas, il détale. Sans plus se soucier de moi, mon frère, en véritable Parisien qu'il est devenu au fil des années, cavale à grandes enjambées. Il traverse des halls, dévale des escaliers, en grimpe d'autres à toute vitesse, tourne à droite, vire à gauche sans prévenir. Je tente, tant bien que mal, de suivre son rythme effréné tout en essayant de jouir du spectacle qui s'offre à mes yeux. En ces premières minutes sur le sol de France, tout m'émerveille et me fascine : les flux et les reflux incessants des Parisiens, les panneaux d'affichage vantant les qualités de produits ou de spectacles dont j'ignore tout, les annonces sonores dont personne ne semble se préoccuper. De temps à autre, une cigarette fichée au coin des lèvres, Martin jette un œil par-dessus son épaule. J'ai toutes les peines du monde à le suivre, mais mon frère a hâte de rentrer chez lui. « Alors, tu viens ? », me lance-t-il pour m'inviter à presser le pas. À force de me faire réprimander, je commence à sentir monter en moi une forme de déception, je ne m'attendais pas à un tel accueil ! Après plusieurs rappels à l'ordre, mon frère réalise enfin que ma valise m'encombre et m'empêche d'avancer aussi vite que lui. Dans un geste de compassion, il s'excuse et attrape mon bagage. La station de Châtelet-les-Halles avec ses immenses et interminables couloirs me procure un nouveau choc. Je suis impressionné, mais déçu tout à la fois, car l'endroit est sombre et il y règne une odeur nauséabonde. Tout en fonçant droit devant lui, Martin m'explique brièvement qu'il habite avec sa famille à Rueil-Malmaison, une ville de banlieue dans l'Ouest parisien. Il ajoute que nous allons emprunter plusieurs lignes de métro pour rejoindre son domicile. Le quai de la station de Châtelet-les-Halles est noir de monde. Nous nous frayons un passage dans une rame bondée, je découvre le quotidien des Parisiens. Tassé contre les autres passagers du métropolitain, le regard dans le vague, je commence à ressentir les effets de mon long périple. Des regards insistants se posent sur moi, je comprends que l'on m'observe avant de réaliser que ma sœur m'a mis dans l'avion en direction de Paris avec une tenue totalement inadaptée aux conditions hivernales de l'hémisphère nord. Plus tard, mes frères et mes sœurs établis en métropole lui en feront le reproche. Comme tous les membres de notre fratrie, Maléfice a passé une partie de sa vie en France. Elle est rentrée au pays depuis plusieurs années, mais, pour autant, elle n'a pas pu oublier la rigueur et les exigences du climat européen en hiver.

Trajets en train, métro et RER se succèdent. Un dernier saut dans un bus et nous voilà enfin à Rueil-Malmaison. Martin me dit que nous devons encore marcher pendant dix minutes avant d'arriver chez lui. Comme à son habitude, mon frère ne marche pas, il court. À sa décharge, un froid glacial s'est abattu sur la banlieue. Au bout du rouleau, je fais tout mon possible pour me maintenir à sa hauteur ou, tout du moins, pour ne pas être distancé. D'un geste de la main, Martin me désigne l'immeuble où réside sa famille. Je reste bouche bée en découvrant le quartier. Autour de moi, je n'aperçois qu'un enchevêtrement de tours et de barres d'immeubles. Le premier qualificatif qui me vient à l'esprit est celui « d'horrible ». Comment peut-on vivre dans un tel endroit et accepter d'être parqués dans des cages à poules ? Rapidement, mon insatiable curiosité reprend le dessus. Une question me taraude : comment allons-nous faire pour monter là-haut ? Et oui, aussi surprenant que cela puisse paraître, je découvre en cet instant l'habitat urbain. Jusqu'au jour de mon départ de La Réunion, j'ai successivement vécu dans une case créole, une maison rudimentaire au toit recouvert de tôles ondulées et aux ouvertures non vitrées agrémentées de volets en Z typiques de ces habitations, puis au domicile de ma sœur Maléfice, une maison plus moderne avec un toit en dur. Nous pénétrons dans le hall de l'immeuble. Dans le sas d'entrée, mon frère fait face à un mur. « Nous allons prendre l'ascenseur », dit-il en appuyant sur un bouton. J'acquiesce du regard, mais je ne comprends pas de quoi il me parle ! Un panneau métallique s'ouvre dans le mur découvrant un espace rectangulaire où, tout au plus, trois personnes peuvent prendre place. Nous entrons dans la boîte,

un cul-de-sac d'acier. La porte métallique se referme sur nous, Martin appuie de nouveau sur un bouton et, subitement, comme une fusée propulsée depuis son pas de tir, je réalise que la boîte est en train de s'élever dans les airs. J'ai soudainement peur de tomber dans le vide, j'ai hâte que tout cela prenne fin. Une question m'opprime : quand et comment cet engin va-t-il s'arrêter ? Dans un léger sursaut, l'ascenseur stoppe sa course vers les sommets au niveau du 12^e étage. Nous sortons de la cabine. Devant moi s'ouvre la porte de l'appartement de mon frère. Je fais la connaissance de sa femme et de ses deux enfants. Leur accueil est chaleureux ; une nouvelle vie commence.